



Une famille dans l'enfer de la Marne



Ce récit retrace les douloureuses années d'un couple durant la Grande guerre. Un témoignage établi au travers des lettres qu'ils s'échangèrent, aux environs de Reims.

1914 – LES PREMIÈRES CRAINTES 3

1915 - LE TEMPS DES SUPPLIQUES..... 4

1917 – ÇA NE FINIRA DONC JAMAIS ?..... 9

6 MAI 1917 - LE DÉSESPOIR14

FAIRE FACE, MALGRÉ TOUT.....16

LE COURAGE DE LOUISE, L'HÉROÏSME DE GASTON19

1918 - LA FRIEDENSTURM23

L'INTERMINABLE ATTENTE.....26

ÉPILOGUE29

Ces lettres sont parues, pour partie, dans l'Écho du Mémorial en 2006 et 2007.
Merci à Jean GRETEN de nous avoir fait partager ces documents personnels,
et merci à Valérie pour la ressaisie.
© tous droits réservés

En août 1914, Gaston GRETEN ¹ est mobilisé au 46e Régiment d'Infanterie. Longwy, Bar-le-Duc, il se bat avec bravoure, remarqué de ses supérieurs.

Mais ce qui le préoccupe par-dessus tout, c'est la sécurité de sa famille. Sa femme Louise et leur fils Jean habitent à Reims, sur le parcours des troupes prussiennes. La rue d'Anjou, à une centaine de mètres de la cathédrale, c'était un lieu de paix, avant guerre. Mais aujourd'hui, Gaston est inquiet.

Et il a des raisons de l'être.

Dès le 4 septembre 1914, la célèbre cathédrale a subi les assauts de l'artillerie allemande.

Le 19 septembre, frappée par vingt-cinq obus, elle s'est embrasée dans l'après-midi. L'incendie a fait rage jusqu'au soir, l'édifice a résisté mais les dégâts sont énormes. Pour certains, la cathédrale est perdue à jamais. Les rues alentour ne sont plus que champs de ruines.

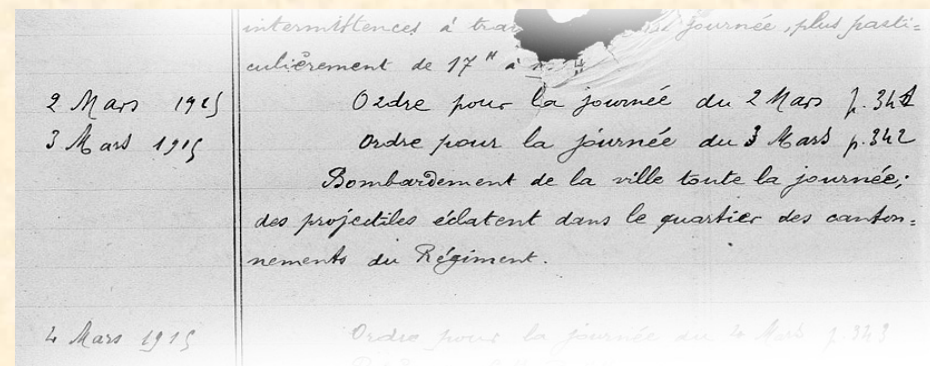
Gaston craint que la cathédrale continue d'être la cible des allemands. Et le parvis de la cathédrale est le terrain de jeu du petit Jean.

¹ Gaston est son prénom d'usage, mais les documents militaires l'identifient sous son premier prénom, Albert.

Au début de 1915, Gaston GRETEN est sergent. Il a l'âme d'un vrai soldat et il brave l'ennemi sans peur.

Mais il tremble de plus en plus pour sa femme et son fils. Les mois passent et le conflit s'éternise au nord de Reims. Reims bombardé, Il ne sait que trop puisqu'à cette période, il est au front à 20 kilomètres de là, dans le secteur de Moronvilliers.²

Le 1^{er} et le 3 mars, la ville est encore sous le feu, comme le montre l'extrait de JMO (347e RI) ci-dessous.



Pour voir la page en entier sur le site "Mémoire des hommes", cliquez ci-dessous :

http://www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr/jmo/img-server/26_N_758_001/SHDGR_GR_26_N_758_001_0047_T.JPG

² À cette date, Gaston a sans doute déjà été affecté dans un autre régiment, car le JMO du 46^e signale leurs combats sur Vauquois pour cette période.

L'inquiétude de Gaston augmente. Il écrit à sa bien-aimée.

10 mars 1915

Je reçois tes lettres du 5 et du 8 et m'empresse d'y répondre. Ma pauvre vieille, je vois que vous êtes de plus en plus exposés. Pourvu qu'il ne vous arrive rien avant de quitter cette ville maudite. Crois-moi, ma bonne Louise, allez-vous-en, tant qu'il est encore temps. Le plus vite sera le mieux; tu n'as plus à hésiter. Pour moi, votre existence est tout. J'espère et j'en suis sûr et certain que tu m'obéiras. Quel soulagement ce sera pour moi.

Dans cet espoir, recevez mes bons trésors chéris, les meilleurs et bons baisers de celui qui vous aime,

Gaston

Il lui conseille de quitter la ville mais c'est que Louise a du travail, à Reims. À cette période, elle est employée de maison (ou "bonne", comme on dit peu élégamment) dans une famille bourgeoise à Reims. Et puis, elle se sent en sécurité, avec le petit Jean, son "Bidjine", son "bouzeux", comme ils l'appellent affectueusement.

Elle se sent forte, elle rassure son grand soldat :

Mon bon chéri aimé,

J'ai reçu ta dernière lettre avec toute l'anxiété qu'elle comporte à notre égard. Je sais que ce n'est pas toujours supportable d'être constamment sous le feu mais je ne peux m'imaginer quitter notre ville avec Jean, abandonnant tout ce qui nous est cher et ne pouvoir peut-être jamais revenir.

Je ne me vois pas associée à tous ces réfugiés allant je ne sais où sans but.

Nous avons jusqu'ici à ne subir que des dégâts matériels et nous prenons soin de ne pas nous exposer.

Je te demande, mon cher Gaston de ne pas te biler comme tu le fais et garder espoir de nous retrouver le plus rapidement possible.

J'espère que tu ne souffres pas de trop en ce moment sur les Monts, car je souffre aussi pour toi.

Jean-Jean se porte à merveille et se joint à moi pour t'envoyer nos meilleurs et tendres baisers.

Ta petite Louise qui pense à toi.

... Quelques semaines plus tard.

En cette fin avril 1915, cinq cent obus tombent sur la ville, comme on peut le lire dans le journal "La presse", daté du 1er mai :



Lire le texte en entier sur le site de la BNF, en cliquant sur ce lien :

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k598193x.zoom>

Gaston a lu ces journeaux, il exhorte à nouveau Louise de quitter Reims avec leur petit Jean.

Le 1er mai 1915

Ma bonne Louise,

Hier, je t'ai écrit une longue lettre pour t'exhorter à partir quand tu auras liquidé la maison. D'après ce que tu me dis, je vois qu'il faut se rabattre et que tu resteras jusqu'à ce qu'un obus fasse fin de vous. Tu dois pourtant bien voir qu'au lieu de se calmer, ça recommence chaque jour. Je lis dans le

journal d'aujourd'hui qu'ils vous ont envoyé 500 obus dont pas mal d'incendiaires. Ils feront comme à Ypres, ils ne laisseront pas une maison debout. Et quand vous voudrez partir, vous n'en aurez pas le temps ou il sera trop tard.

T'entêteras-tu à vouloir encore laisser vos os là-bas sous le fallacieux prétexte de garder ton petit ménage.

Je sais bien que c'est dur, que nous avons eu du mal à le gagner, que nous avons été malheureux au début, voilà 12 ans ; comme le temps passe.

Je suis heureux que notre Bidjine ne soit plus coléreux,

Au revoir et bonne chance,

Gaston

Tout de même, elle pourrait aller se réfugier à Paris dans sa famille, se dit-il. Mais les mois passent et rien n'y fait, ni les supplications, ni les reproches, Louise et petit Jean n'ont pas bougé. Les courriers reflètent toujours un mélange d'inquiétude et de fatalisme dans cette situation qui s'enlise.

Nous voilà en 1917.

Gaston est maintenant affecté au 366^e RI³, et comme pour le torturer à un peu plus, il se retrouve à nouveau sur les Monts de Champagne, à une vingtaine de kilomètres de Reims. Depuis le Mont Cornillet, où il vit au rythme des attaques et contre-attaques, il pourrait presque voir la cathédrale.

Il entend le bruit de la canonnade qui part des collines alentour et qui s'abat sur ce qui reste de la cité en ruines.

Et en effet, en avril 1917, la ville est un enfer comme le confirme cet extrait de "Lectures pour tous" de 15 septembre 1917, publié sur <http://www.greatwardifferent.com>

Soudain, le 1^{er} avril 1917, Reims entraît de nouveau dans une période, d'intense bombardement - qui n'a pas cessé depuis - et tel qu'il n'en avait jamais connu, pas même en septembre 1914. A partir du vendredi saint 6 avril, ce fut positivement l'enfer. La pluie d'obus fut constante, jour et nuit. On a compté certains jours jusqu'à 3 500 obus de gros calibres, lancés par volées de 4, de 6, de 8 sur tous les quartiers qui avaient été jusqu'alors, sinon complètement épargnés, du moins peu atteints.

Sur l'invitation expresse de l'autorité militaire et de la municipalité, les Rémois, qui n'avaient pas de raison impérieuse pour demeurer, furent priés de s'en aller au plus vite. Plus de 12 000 habitants partirent en quelques jours. (...)

A partir du 25 avril, les obus tombaient sans arrêt. De nouveau la cathédrale fut la proie des flammes; de nouveau les maisons voisines furent submergées par les obus incendiaires.

Tout flambe : l'Hôtel de ville à quelques centaines de mètres de là, le quartier des drapiers et ce qui reste du quartier de la cathédrale. Reims succombe, secteur par secteur, carré par carré. Quand il ne reste plus un mur debout dans un carré, les batteries allemandes passent à un autre. Circuler en ville est devenu une folie. Il ne faut s'aventurer qu'entre deux chutes d'obus, et en ne perdant pas de l'oeil l'entrée de l'abri ou de la cave les plus voisins. Tous les calibres s'abattent sur la ville, 150, 180, 210, et les monstrueux 305 et 380. On en compte des dizaines de milliers par mois, et aux obus brisants s'ajoutent les obus incendiaires et les obus à gaz asphyxiants qui rendent le séjour des caves sans sécurité. Sous la violence des explosions, les pavés volent en éclats dans les rues, les quartiers de murs sont projetés à de grandes distances. On est tué à plus de trois cents mètres du point de chute d'un obus.

³ Plus précisément au 4^e bataillon, 14^e compagnie.

Pourtant, Louise continue de minimiser la situation, sans doute pour rassurer Gaston.

Le 25 avril 1917

Mon bon Gaston,

J'ai bien reçu ta dernière lettre du 19, je crois que l'on exagère dans les journaux, quant aux victimes qui sont tombées ces jours-ci dans Reims, je sais que cela est triste de subir cette guerre. Rassure-toi mon chéri, les obus ne tombent pas toujours sur notre quartier, et d'autres aussi sont éprouvés.

Je pense que tu te fais beaucoup trop de tracas pour nous.

Je te dirai que nous prenons beaucoup de précautions au sujet des obus. D'ailleurs, des grosses pièces viennent d'être installées sur le Boulevard Lundy, et sur l'angle du Comptoir Français, contre le Parvis, où elles tirent jour et nuit. Il y en a eu de gros calibre, les artilleurs ici l'appelle "la grosse Julie", quand elle tire, elle fait trembler tout le quartier (...)

Louise

Coup sur coup, il écrit encore deux lettres pour dire toute son anxiété. Non, savoir que les batteries sont installées dans les rues tout autour ne le rassure pas, bien au contraire. Il la somme de partir.

Le 7 mai 1917

Chère et tendre Louise,

C'est avec grand plaisir que j'ai reçu ta chère lettre du 3 courant m'apportant de vos nouvelles toujours attendues avec impatience, surtout avec la situation qui vous est faite maintenant. Car d'après ta lettre, c'est de plus en plus fort et un de ces jours proches, vous serez obligés d'évacuer à moins que vous ne soyez écrasés avant sous les décombres de la maison.

Cette situation n'est pas faite pour me rassurer et je déplore le sort qui nous a fait habiter à Reims au lieu de Paris ou Marseille. Là, on peut tenir ; l'on n'a pas les obus à craindre.

Je m'ennuie énormément, plus que jamais et c'est votre situation encore aggravée par les derniers bombardements qui en sont la cause primordiale.

Enfin espérons chère épouse que toutes ces misères prendront fin et que nous pourrons encore être heureux comme par le passé.

Dans cette attente trop longue hélas, reçois chère adorée, à te partager avec notre bon chéri, les baisers et tendresse de celui qui vous aime.

Mille baisers de votre

Gaston

Le 10 mai 1917

Chère et tendre adorée,

J'ai bien reçu ta chère lettre du 5 courant et je m'empresse de te répondre.

Je suis en bonne santé et désire que la présente vous trouve de même. Notre secteur est toujours calme, plus que le votre. Cette nuit, il y a eu, et nous, nous l'entendions d'ici, une intense canonnade du côté de Reims.

As-tu reçu mes lettres t'enjoignant de quitter la ville car tes illusions au sujet de la prochaine délivrance de Reims sont vaines absolument à mon avis. Et qu'as-tu l'intention de faire, chère amie ?

Je suis impatient de connaître ta réponse qui, j'en suis sûr, sera favorable à mes désirs de vous savoir hors de danger. Là, j'aurai enfin recouvré ma tranquillité morale à votre sujet qui m'est si chère car je souffre de vous savoir là dans l'attente d'un accident probable. Ce n'est pas une vie ni pour vous ni pour moi.

Quand donc notre triste existence prendra fin, car cette vie d'enterrés vivants devient fastidieuse et monotone à la longue, privés des êtres qui nous sont si chers, du confort que l'on avait chez soi, des soins et des caresses de sa chérie. Ici, c'est bien dur à digérer.

Enfin, chère adorée, ayons l'espérance enracinée ; prenons courage encore quant à notre amour mutuel qui nous réunira tous trois un jour.

*Au revoir, tendres chéris de mon cœur qui vous aime.
Recevez tous deux les mille baisers et caresses de votre*

Gaston

On sent comme une urgence, dans ces deux lettres rapprochées.
Gaston avait-il des prémonitions ? Avait-il raison de rappeler avec tant d'insistance le danger qui planait sur Louise et petit Jean ?

La réponse lui parviendra le lendemain.

Le drame avait malheureusement précédé les dernières inquiétudes de Gaston. Le 6 mai, le petit Jean, frappé par un éclat d'obus, meurt dans les bras de sa mère devant la cathédrale.

C'est Monsieur Huart, le conservateur de la cathédrale, ami de la famille, qui écrit à Gaston la terrible nouvelle.

Et c'est à ses parents que Gaston confie sa peine et son désespoir, rendant son épouse responsable de la mort de leur enfant.

Il leur écrit le 11 mai.

Chers parents,

C'est la mort dans l'âme et le désespoir au cœur que je vous adresse ces tristes lignes. Un grand malheur vient de nous frapper ! Notre bien-aimé Jean, mon fils chéri, ce chérubin qui était toute ma vie a été tué le 6 par un éclat d'obus à la tête. Le voisin qui m'écrit me dit que l'on craint pour la raison de Louise.

Voilà le résultat de son entêtement car malgré mes prières et mes ordres formels, elle n'en a tenu aucun compte et le malheur est arrivé ; il est irréparable pour moi.

Pauvre petite victime innocente, si gentil, si intelligent ; comme je le pleure. Dire que cela aurait pu être évité si sa mère avait voulu. Maintenant le mal est fait et l'avenir n'est pas rose pour moi ; je n'ose y songer.

J'ai demandé une permission ; je pense partir ce soir pour Reims et là, je verrai ce qu'il y a à faire. Je vous tiendrai au courant par la suite.

Pauvres vieux, je vous associe dans mon cœur au terrible malheur qui nous atteint car je connaissais l'affection profonde que vous aviez pour notre chéri et dire que le voilà parti pour toujours, ce mignon qui ne demandait qu'à vivre si la fatalité ne l'avait pas pourvu d'une mère aussi stupide.

Voyez ! Mon désespoir est immense. Allons courage, car il en faut et recevez, à vous partager, les amitiés et baisers de votre infortuné

Gaston

Après une telle épreuve, quel avenir se profile pour cette famille toujours dans l'enfer de la Marne. Les lettres échangées entre Gaston et Louise sont le reflet du courage de leurs auteurs face à l'adversité.

Faire face à une telle épreuve n'est déjà pas facile. Pour Gaston et Louise, rien ne leur sera épargné.

Malgré le deuil qui vient de les frapper Gaston et Louise, aucun répit ne leur est accordé.

Tout d'abord, la situation de Reims comme celle du Mont Cornillet, où Gaston est en première ligne, ne permettent pas aux malheureux parents d'être réunis pour supporter ensemble la douloureuse épreuve.

Et toujours en raison du capharnaüm sur Reims, c'est dans la précipitation que leur petit Jean est inhumé. Comme un soldat sur ce champ de bataille, de façon très sommaire, enseveli pour tout dire.

Monsieur Huart est à nouveau présent, c'est lui qui a suppléé dans cette tâche funèbre la pauvre Louise, anéantie. Puis il a écrit à Gaston pour lui en faire le récit.

Ce qui bouleverse Gaston.

Le 13 mai 1917

Ma chère Louise,

Quel instinct m'oblige encore aujourd'hui à tenir le crayon pour t'écrire des mots amers qui nous font souffrir sur ce crime affreux dont mes lettres prémonitoires te rendent responsable. Tu ne peux te rendre compte de mon immense et profond chagrin devant cette noire tragédie. Cette pensée funèbre me poursuit.

Je te parle, Louise, quitte ce vaisseau enflammé car tu es l'épave à laquelle je puis encore me raccrocher. Je t'aime, Louison, et si nous pouvons sortir sains et saufs, nous saurons surmonter cet affreux cauchemar. Tu vois dans quel état je suis, dans un rêve réel qui n'a de sens que celui de l'horreur, ma Louise.

J'ai des nouvelles de Monsieur Huart qui m'a écrit ce que tu n'osais me dire, un sac pour ensevelir Jean, un trou d'obus !!!

Ce n'est pas la sépulture d'un innocent !!! C'est trop !!!

J'ai ici la gorge serrée, je t'en prie, donne-lui ce à quoi il a droit, ce chéri tué par la folie des hommes.

Reçois dans mes larmes de sang, mes tendres baisers,

Gaston

Il n'y a rien à faire pour arrêter l'inférieure machine de guerre ; Et il n'y a rien d'autre à faire que d'essayer de continuer à vivre, coûte que coûte. Gaston reprend sa correspondance avec Louise.

Des mots d'amour malgré tout le désespoir, la colère, la peur, que les lettres de Gaston laissent apparaître.

Le 5 juin 1917

C'est avec une crispation angoissante et un tourment à mes sens que j'attends ta lettre de l'enfer de Reims qui est à l'unisson de notre secteur, car ce n'est pas beau ici non plus, ma Louissette. Ce n'est plus endurable ces éternelles souffrances dans les tranchées, que je suis contraint en tant que soldat de supporter. Mais toi, tu es libre, tu n'as plus rien à sauver, même la maison puisqu'elle n'est que ruines.

Vas-tu passer encore une fois outre mes écrits qui t'ordonnent, cette fois, de quitter la fournaise ? Pourquoi t'accrocher à ce travail périlleux ? Ce n'est pas croyable d'aller ainsi au péril de sa vie. Je t'en conjure, je t'en supplie, ne me fais plus souffrir à ce point. Je ne puis t'en dire plus, comprends ma douleur.

À bientôt, chérie de mon cœur, je t'embrasse aussi fort que je t'aime,

Gaston

Louise reste sourde à ces injonctions. Est-ce folie, est-ce du courage ? En tout cas, elle n'a pas peur.

A son image, Reims tient toujours et les Monts de Champagne résistent aux attaques répétées de l'ennemi.

Gaston et Louise font face, malgré tout, tentant de reprendre vie.

Le 1er septembre 1917

Ma chère Louise,

Aujourd'hui, je te mets quelques mots encore, n'ayant pu poursuivre mes écrits ce matin.

J'ai dû essayer une sortie avec des jeunes, mais la première rafale les a fait reculer ou fuir. J'ai dû les remonter à la gnole. C'est forcé ! Quand ils auront fait la moitié du chemin que j'ai parcouru dans cette cochonnerie, ils auront de l'expérience et ils seront courageux.

As-tu fait la réclamation pour obtenir mon laissez-passer auprès du Général qui est ton voisin à la mairie ? C'est lui-même qui autorise l'entrée dans Reims. Je ne puis obtenir ma permission pour Reims sans cela. Tu vois mon inquiétude ajoutée aux autres.

Reçois de ton époux qui ne t'oublie jamais ces tendres baisers,

Gaston

Hélas, la situation confuse autour de Reims ne permet pas aux militaires isolés de rejoindre la ville et la permission ne sera pas accordée à Gaston.

Dans l'attente, il fait, contre mauvaise fortune, bon cœur.

Le 24 septembre 1917

Ma tendre Louissette,

J'ai bien reçu tes chères lettres datées des 17, 18 et 19 courant et le journal ; je t'en remercie et m'empresse d'y répondre.

C'est cet après-midi que le Général qui commande le Corps d'Armée est venu faire la remise de décorations.

Il m'a remis ma Croix de Guerre avec citation à la Division au lieu du Corps d'Armée, comme on me l'avait promis ; enfin !!! Ça ne fait rien. J'ai été félicité comme il convenait.

Je voudrais tant, à mon tour, décorer ton cou de mes bras en signe de croix.

A bientôt, chère aimée et mille baisers du décoré,

Gaston

Aux Armées, le 19 Septembre 1917.
Le Lt-Colonel Cdt la 366^e R.I.
Signé: de TORQUAT.

ORDRE DU REGIMENT N° 180.

(Extrait de l'Ordre Général N° 215, de la 132^e D.I., du 13 Septembre 1917).
Le Général Cdt la 132^e D.I. cite à l'Ordre de la Division:

GRETTEN, Albert, Caporal, 366^e R.I., 14^e Cie:
" Caporal donnant entière satisfaction, particulièrement comme
" Chef de demi-Section. Pendant une tentative de coup de main ennemi,
" le 4 Septembre 1917, a largement contribué à assurer le calme de ses
" postes et a lui-même renforcé le tir de grenades de plusieurs
" petits postes. "
" Pendant une opération de nos grenadiers d'élite, le 11 Septembre
1917, a, après la mise hors de combat de ses deux Sergents et sous un
" violent bombardement, assuré de façon aussi énergique que brave, la
" surveillance de toute la tranchée de sa Section. "
(Présent. Non cité).

En réalité, la remise fut faite non par le Général, mais par le Colonel de BILLY, commandant l'infanterie divisionnaire.

Les deux sergents cités sont Edmond ARSENNE (de Pantin, mort pour la France et inhumé à Mourmelon-le-Petit) et Alzire LOBRY, blessé

(sources : JMO).

Puis arrive l'hiver de 1917.

Il n'apporte aucun changement dans ce secteur où attaques et contre-attaques se succèdent. Les liaisons épistolaires sont les seuls dérivatifs à leur séparation.

Le Cornillet, le 28 décembre 1917

Ma chère Louise adorée,

Je suis en possession de ta bonne lettre du 22. Je m'empresse d'y répondre.

Par avance, à l'occasion de la nouvelle année, je t'adresse mes meilleurs vœux du plus profond de mon cœur. Vœux d'espoir qui mettent un terme à cette ignoble tragédie que je ne supporte plus et aussi à cette kyrielle de recommandations à ton égard.

Je vois qu'à Reims, vous n'êtes pas plus favorisés que nous par les bombardements et la température. Quelle vie tu mènes là depuis 3 ans, ma poule, dans les décombres, toujours martelés par l'acier des obus !!!

Que de regrets j'ai à ce que tu sois restée avec toutes les conséquences qui en ont découlées. Maintenant, il s'agit que tu puisses en sortir le plus tôt possible d'une façon ou d'une autre. Il n'y a plus rien à faire à Reims, tu m'entends ? J'espère qu'il ne t'arrivera rien de fâcheux avant que tu te décides à partir. Ce matin, le secteur s'est encore réveillé par une pluie de tous calibres qui ne fait qu'empirer mon désarroi de te savoir sous le même feu.

Reçois, chère épouse, de ton mari qui espère toujours ton départ, mes tendres baisers,

Gaston

Juillet 1918, cela fait quatre ans que Gaston et Louise sont dans l'enfer.
Le 15 juillet, la machine de guerre allemande lance la Friedensturm, son offensive pour la paix. Quelle paix, pour ceux qui se retrouvent au cœur de la 2^e bataille de la Marne !

Ce jour là, Gaston écrit :

Le 15 juillet 1918

Ma chère Louissette aimée,

J'ai bien du mal à t'exprimer l'horreur que nous avons du subir ce jour et cela depuis près de quatre heures sans interruption. Les boches nous ont envoyé leurs obus à gaz asphyxiant. La plaine, comme d'un brouillard, en était couverte. L'humidité aidant, chauffés par le soleil matinal, les gaz envahirent trous d'obus et tranchées.

Surpris, nous nous sommes équipés, un peu tardivement, de nos masques mais malheureusement, beaucoup de nos camarades négligents furent pris de quintes horribles. Je t'assure que la vision de ceux qui en furent pris était des plus cruelles à observer et parfois insoutenable. Les hommes se contorsionnaient dans d'affreuses suffocations se tenant la poitrine jusqu'à arracher leurs boutonnages.

Ah ! Louissette ! Quelle science affreuse pour nous exterminer tous. Quelle sorcellerie dans leurs laboratoires. Est-ce possible ?!! Pour ma part, quelques râles de gorge, mais je pense m'en être assez bien sorti.

Les obus n'ont pas cessé leur chanson ; c'est le prélude à l'offensive attendue. Des ordres d'obligations impérieuses ont

été donnés « Gardez toujours vos boîtes à masques sur vous ». Ce qui rappelle à certains de ne pas les négliger. J'ai appris, chère amie, qu'à Reims, des soldats avaient été intoxiqués par ce procédé. Qu'en est-il pour vous ? Tiens-moi au courant dès que tu m'écriras.

Je souffre toujours de ton absence comme tu dois le penser. Reçois de celui qui t'aime pour la vie, mille baisers.

Bonjour aux amis (Pour les permes, l'attaque les recule).

Gaston

Mais le lendemain, c'est un courrier différent qui parviendra à Louise.

Le 16 juillet 1918

Madame,

Nous nous sommes promis, Gaston et moi, en cas de coup dur d'écrire à nos familles respectives.

Ne craignez rien pour lui, mon bien aimé camarade n'est pas rentré ce matin de nos lignes. Je me permets de vous décrire le dernier moment de sa disparition et l'inégal courage qu'il a toujours fait preuve.

Pour une prise de contact avec l'ennemi, il passe le parapet avec ses 6 hommes sous un bombardement violent, sans se soucier du danger des grenades. Je le couvrais de notre mitrailleuse.

Je le vis sauter dans la tranchée boche à 50 mètres en face des nôtres. J'entendis des cris, des explosions de grenades puis des plaintes de ce poste avancé. Je le vis réapparaître, le

*distinguant par sa grande taille, jetant son dernier projectile.
Il fut entouré par des boches ; je ne pouvais continuer à
tirer. Un corps à corps s'engagea. Un officier, je suppose, cria :
« Fertig ! Prizonne ! Prizonne⁴ .. » Il disparut avec les autres⁵.*

*C'est là notre dernière vision de lui. A l'heure où je vous
écris, il est prisonnier derrière les lignes.*

*Veillez, Madame, recevoir de son camarade fraternel
son respectueux souvenir.*

Si vous n'aviez plus de nouvelles, écrire au Capitaine,

L. TAILLARD

⁴ "Vous êtes faits ! C'est terminé ! Prisonniers !" dans un mélange d'allemand et de français.

⁵ En 6 jours, près de 800 hommes sont hors de combat dans le régiment de Gaston : 28 tués, 78 blessés et 659 disparus. (source : JMO).

L'INTERMINABLE ATTENTE

C'est maintenant pour Louise, l'angoissante attente d'une lettre rassurante sur le sort de Gaston, hors des champs de bataille, bien sûr, mais dans quelle autre condition de vie ?

Cette attente va durer jusqu'en décembre 1918 quand, enfin, parvient de Mailly-le-Camp la nouvelle tant attendue.

Le 7 décembre 1918

Ma chère aimée,

*C'est du camp de Mailly-en-Champagne où je suis
arrivé ce matin bien fatigué que je t'écris cette lettre qui sera
mise à la poste à Paris par Monsieur Lacloche, coiffeur de la
Place d'Erlon à Reims, par l'entremise d'un camarade rémois qui
était au 46ème RI et que j'ai retrouvé ici.*

*Tu juges de ma joie de rentrer en France et le bonheur si
longtemps attendu de te revoir.*

*Mon séjour en Bochie a été relativement court par
rapport à ma détention à Giessen, car l'on m'avait envoyé en
Russie. Je suis en bonne santé, malgré mon long voyage et
j'espère, ma chérie, que tu vas bien toi aussi, ainsi que toute la
famille.*

*Je t'écrirai demain pour te donner suite. Encore un peu
de patience et nous serons réunis.*

Au revoir chérie, mille tendresses et bon baisers,

Gaston

La guerre est terminée, mais la machine administrative épaulée par le règlement ne s'arrête pas si rapidement. Gaston n'est pas encore démobilisé. Le 26 janvier 1919, il est à Évreux, il écrit :

Ma chère Louise,

J'attends toujours de tes nouvelles et je ne reçois rien. Voilà le second jour que je ne reçois rien de personne. Le trésorier aussi me laisse tomber. Ce n'est pas amusant, car la vie militaire me dégoûte et dans ce doux pays, il y a de quoi attraper une maladie noire.

Aujourd'hui dimanche, je vais encore m'ennuyer copieusement, vivement que cette vie finisse. Heureusement que le fort est fait et la fin s'approche. Encore un peu de patience et nous y serons.

Quel soupir de soulagement ce jour-là !

J'espère, ma bonne chérie, que ton cafard n'est pas aussi accentué que le mien, que ton travail te plaît toujours et que tu es en bonne santé. Il en est de même pour moi. Je passe la visite mardi, aurais-je la chance d'avoir une convalo ? Mystère !!!

Hier, j'ai envoyé à mon père, 4 paquets de tabac de troupe, il va être heureux, lui qui est fort fumeur et qui en est privé depuis longtemps.

Allons chère aimée, bon courage et dans l'attente de te lire, je t'embrasse comme je t'aime, tu dois savoir comment !

Mille baisers de ton Gaston. Bonjour à tous,

Gaston

Et enfin...

Le 6 mars 1919

Ma chère Louissette,

Ces quelques lignes pour t'annoncer que je suis démobilisé samedi 8 sans faute. J'en suis certain.

Je ferai mon possible pour partir le plus tôt et pouvoir être rue Le Marais, le soir même. J'ai essayé d'avancer cette date, rien à faire.

Je trouve le temps long, encore un peu de patience et nous y serons. Par le même courrier, j'écris une carte à Titine et à Aimée.

J'espère que ton voyage de Reims à Paris s'est bien passé. Est-ce que ton père va mieux ?

Je suis en bonne santé et je souhaite qu'il en soit de même pour toi. Dans l'attente de te revoir, mille bons baisers de ton

Gaston

Avec cette dernière lettre prend fin l'enfer pour les époux GRETEN. Ils vont pouvoir se retrouver.

ÉPILOGUE

1919, la guerre est déjà loin. On n'oubliera jamais, mais il faut bien vivre. Gaston et Louise, déchirés par le drame cruel qui leur a ravi leur petit Jean, se retrouvent enfin réunis. Ils vont pouvoir, de vive voix, se redire tous les mots d'amour échangés pendant 1671 jours, pour oublier les maux de guerre qu'ils ont endurés.

Mais ces derniers, insidieusement, poursuivent leur oeuvre destructrice. Gazé à plusieurs reprises dans les tranchées, Gaston est rongé de l'intérieur. Malgré sa robuste constitution, il ne résiste pas au terrible mal qui rapidement détruit ses poumons. Il s'éteint en mai 1923, six mois avant la naissance de son deuxième fils.

Un deuxième fils que Louise baptisera **Jean** pour la seconde fois.

Soigneusement, Louise a rangé ces lettres et les a conservées avec amour. Puis les années ont passé, on ne parlait plus trop de cette guerre, trop de souffrances, trop de souvenirs douloureux.

Ce n'est qu'au décès de Louise, en 1971, que son fils Jean a découvert cet échange de courrier.

= = o o = =

Ces lettres ont fait naître en lui la passion d'un chercheur et il n'avait pas loin à aller pour trouver des vestiges de cette période ⁶. En quelques années, il s'improvisait historien mais surtout gardien de la mémoire, en souvenir de tous ceux qui comme Gaston, Louise et Jean ont souffert dans ces horribles massacres de 1914-1918.



Au milieu des milliers de vestiges découverts sur les champs de bataille alentour, avec son livre "**Maux de guerre - mots d'amour**" ⁷, ces lettres constituent un émouvant témoignage.

Aujourd'hui, il présente avec enthousiasme tout cet amoncellement d'objets, au milieu desquels figure une partie des lettres, le tout exposé dans son musée d'Olizy-Violaine, près de Dormans (51700).

Voir quelques images de ce musée à cette adresse :

<http://memorialdormans.free.fr/MuseeOlizy-6-7-2009/Index.htm>

Ce travail de mémoire très personnel, Jean GRETEN contribue aujourd'hui encore à le transmettre aux générations vivant maintenant dans la paix. N'hésitez pas à lui rendre visite (T. 03.26.58.10.79). Vous en repartirez étonné, ému et sans doute un peu différent.

⁶ Olizy-Violaine était au centre de violents combats de mai à juillet 1918.

⁷ Éditions Guéniot, 1996, 23 €, en vente au musée de Jean Greten, à Olizy